



HAL
open science

Chaucer et l'allitération

Hélène Dauby

► **To cite this version:**

Hélène Dauby. Chaucer et l'allitération. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 2, Jun 1999, Nancy, France. pp.133-142. hal-04681238

HAL Id: hal-04681238

<https://hal.science/hal-04681238v1>

Submitted on 29 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hélène Dauby
 Université de Paris IV

Chaucer et l'allitération

L'importance du génie de Chaucer tient à son importation et à son adaptation en langue anglaise des idées, termes et rythmes du Continent.¹

Poésie allitérée et poésie rimée

Poésie anglaise allitérée

L'anglais est une langue germanique, donc au rythme créé par l'alternance de syllabes fortement accentuées et d'autres plus faibles, avec l'accent fort sur la première syllabe du radical des lexèmes. Le vers de la poésie germanique ancienne est fondé sur ces syllabes fortement accentuées. Un vers se compose de deux segments reliés par la répétition de la consonne initiale des sommets accentuels.

Prenons, par exemple, le début de *Beowulf* :²

Hwæt !
 We Gar-Dena in gear-dagum

-
1. Voir Norman Blake (dir.), *The Cambridge History of the English Language, Part II: 1066-1476*, Cambridge University Press, 1992. J'ai trouvé particulièrement utiles pour mon propos deux ouvrages : Bernhard ten Brink, *The Language and Metre of Chaucer*, Strasbourg, 1884, 2^e éd. rev. par Friedrich Kluge, 1899 ; trad. de M. Bentick Smith, Londres : Macmillan, 1901 (sur l'allitération, §§ 334-343), et Ralph W.V. Elliott, *Chaucer's English*, Londres : André Deutsch (The Language Library), 1974.
 2. L'édition et la traduction utilisées sont celles d'André Crépin, *Beowulf*, Göttingen : Kümmerle Verlag (GAG, 329), 1991.

þeod-cyninga þrym gefrunon :
hu ða æþelingas ellen fremedon. (1-3)

Or donc

allons-nous dire des Danois-à-la-lance, aux jours d'autrefois,
de leurs rois souverains la gloire telle que nous l'avons apprise
comment ces princes firent prouesse.

L'allitération du premier vers est portée par les consonnes écrites <g>, celle du second par <þ>. Au troisième vers nous avons absence de consonne, ou peut-être un coup de glotte précédant la voyelle initiale. Les sommets accentuels sont en général quatre par vers, deux par hémistiche. Ici seuls allitèrent les numéros impairs (1^e, 3^e), mais on aurait pu avoir les 1^e, 2^e et 3^e allitérant entre eux. Toutefois le dernier sommet accentuel du vers ne doit pas porter cette allitération ; il marque ainsi la fin du vers. Au premier vers de *Beowulf*, *dagum* n'allitère pas avec *Gar*. Il allitère cependant avec *Dena*. Ce n'est pas l'allitération principale, fonctionnelle. L'allitération en occlusive dentale sonore [d] est ici accessoire, ornementale.

Ce vers allitéré a resurgi dans les poèmes écrits au XIV^e siècle, mais avec certaines différences.

Prenons l'ouverture de *Sir Gawain and the Green Knight* :³

Siben þe sege and þe assaut watz sesed at Troye,
Pe borz brittened and brent to brondez and askez [...] (1-2)

Après que le siège et l'assaut eurent cessé à Troie,
Que la cité fut détruite et réduite en brandons et cendres [...]

Ces vers sont fidèles à la métrique vieil-anglaise. On trouve une allitération en sifflante [s] puis une en [br]. Le dernier sommet (*Troye, askez*) ne porte pas cette allitération. On observe, cependant, que le vers est plus long, moins compact que celui de *Beowulf* : il contient des articles, des binômes de quasi-synonymes coordonnés. Plus qu'au vers de *Beowulf* il ressemble à la prose rythmée de

3. L'édition utilisée est celle de William Vantuono, *Sir Gawain and the Green Knight*, New-York / Londres : Garland, 1991.

Chaucer et l'allitération

certaines sermons d'Ælfric, et les binômes allitérés rappellent ceux des sermons de Wulfstan.

*Piers Plowman*⁴ est composé en vers allitérés :

In a somer seson whan soft was the sonne,
I shope me in shroudes as I a shepe were [...]

Par une belle saison, quand le soleil est doux,
Je me suis enveloppé de hardes, vrai mouton sous sa laine [...]

Ici, le premier vers n'observe pas la règle du vieil-anglais interdisant l'allitération fonctionnelle du dernier sommet accentuel : *sonne* porte en effet l'allitération du vers, en sifflante.

Ces poèmes allitérés du XIV^e siècle posent problème. Sont-ils les maillons d'une tradition continuée pendant deux siècles dont on aurait perdu la trace ? Faut-il penser que les poèmes allitérés du XIV^e siècle sont la ré-invention, l'exploitation de caractéristiques inhérentes à la langue anglaise ? Le débat reste ouvert.⁵

Poésie continentale rimée

La versification des langues romanes privilégie la répétition, en fin de plusieurs vers, d'un même son vocalique (assonance) ou d'un même groupe de sons (la rime).

D'où la place importante, dans l'histoire de la versification anglaise, de Chaucer, inscrivant délibérément son oeuvre dans la tradition continentale. Certes il n'est pas un innovateur absolu. Qui l'est jamais ? Son ami John Gower, comme bien d'autres, a composé des poèmes en anglais rimé. Le caractère exceptionnel de Chaucer tient à ce qu'il a approfondi et systématisé l'hybridation entre anglais et français-italien.

4. L'édition utilisée est celle de W.W. Skeat, *Piers Plowman*, Oxford University Press, 1886.

5. Cf. André Crépin et Hélène Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Age*, Paris : Nathan, 1993, pp. 138-141.

Après avoir rappelé l'attitude plutôt condescendante de Chaucer à l'égard de l'allitération traditionnelle, j'examinerai les occurrences d'allitération dans son oeuvre et leurs diverses fonctions.

Chaucer et les deux traditions

Chaucer esquisse une répartition géographique des deux versifications, allitérée et rimée, dans le Prologue au « Conte » du Curé de ses *Contes de Canterbury*. Le Curé veut bien jouer le jeu des pèlerins ses compagnons et fournir une prestation, mais il a pour vocation de leur prêcher la voie du salut, c'est-à-dire le chemin de la repentance. Il se montre donc intransigeant sur le fond et sur la forme. Il refuse de traiter de sujets frivoles, il ne prétend pas s'astreindre à versifier (X, 43-45).

But trusteth wel, I am a Southren man :
I kan nat geeste 'rum, ram, ruf' by lettre.
Ne, God woot, rym holde I but litel better.

Jè l'avoue, je suis du Sud, incapable
De chanter des héros en roum-ram-rouf,
Et, mon Dieu, guère plus à l'aise pour les rimes.⁶

Chaucer le pèlerin donne dans « Sire Topaze » une parodie des romans en vers à la mode dont les plus élaborés, comme *Sir Gawain and the Green Knight* ou *Sir Tristrem*, combinent rime et allitération. Chaucer, cependant, n'y utilise l'allitération qu'occasionnellement, pour souligner l'emploi mécanique des formules toutes faites, par exemple (VII, 742) :

Ful many a mayde, bright in bour
Mainte pucelle, belle en son castel.

6. Les citations des oeuvres de Chaucer sont empruntées à Larry D. Benson (dir.), *The Riverside Chaucer*, Boston : Houghton Mifflin, 1987 / Oxford University Press, 1988.

Rôles de l'allitération chez Chaucer

1. Fonction mimétique

L'allitération a souvent une fonction mimétique. Elle imite le son, ou donne une impression sensorielle, de la scène décrite. L'exemple classique est celui des sifflantes dans la fameuse apostrophe d'Oreste aux Furies, d'Oreste rejeté par Hermione et devenu fou, à la fin de l'*Andromaque* de Racine (1667) :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

On trouve ce type d'allitération dans des descriptions de bataille, de tournoi. Ainsi dans le tournoi qui oppose les partisans de Palamon et ceux d'Arcite dans le « Conte du Chevalier » (I, 2605-16) :

Ther shyveren shaftes upon sheeldes thikke.
 He feeleth thurgh the herte-spoon the prikke.
 Up spryngen speres twenty foot on highte,
 Out goon the swerdes as the silver brighte,
 The helmes they tohewen and toshered,
 Out brest the blood with stierne stremes rede,
 With myghty maces the bones they tobreste.
 He thurgh the thikkeste of the throng gan threste.
 Ther stomblen steedes stronge and doun gooth al.
 He rolleth under foot as dooth a bal,
 He foyneth on his feet with his tronchon
 And he hym hurtleth with his hors adoun.

Alors se brisent les lances sur les boucliers épais.
 Il ressent le choc à travers sa cuirasse.
 Bondissent les épieux à vingt pieds de haut,
 Jaillissent les épées, brillantes comme l'argent,
 Elles brisent et fracassent les casques.
 S'échappe le sang en terribles torrents pourpres.
 Avec de puissantes masses d'armes on broie les os.
 Tel se jette au plus fort de la mêlée.
 Alors s'effondrent les solides chevaux, tout va à terre.
 Il roule sous les pieds des chevaux comme un ballon,
 Il frappe, désarçonné, du bois de sa lance
 Et il renverse l'autre de son cheval.

L'allitération dans cette description de violence guerrière se combine avec l'emploi de termes rarement utilisés par Chaucer, hérités de la poésie traditionnelle allitérée, qui est surtout une poésie héroïque, pleine de bruit et de fureur : *herte-spoon, shyveren, stomblen, throng, toshrede, tronchoun*.

L'accumulation des sifflantes, chuintantes, spirantes, souvent combinées avec l'approximante <r>, suggère le heurt des armes. C'est un exemple de phonesthétique ou symbolisme phonique. La sémantique, toutefois, joue le rôle principal. On retrouve, en effet, le même groupe initial [str] dans *straunge strondes* « rives étrangères » (« Prologue général », 13) sans aucune valeur de violence. Et les sifflantes murmurent la douceur dans le célèbre début du sonnet 30 de Shakespeare :

When to the sessions of sweet silent thought [...]

Quand au tribunal de douce et silencieuse pensée [...]

Il conviendrait ici de noter l'allitération interne. A la fin de *Troilus and Criseyde* nous avons l'évocation des grands espaces sidéraux (V, strophe 259, v. 1819-21) :

And ther he saugh with ful avyusement
The erratik sterres, herkening armonyne
With sownes ful of hevenyssh melodie.

Et il aperçut très distinctement
Les astres et leurs cours, et il écouta
Le chant harmonieux de ces corps célestes.

Après les sons hérissés en [r], [k] et [e] nous avons les calmes nappes des nasales, de la latérale [l] et des voyelles [u:], [u] et [i:] qui prolongent l'impression auditive et forment comme un point d'orgue. On songe aux vers de Victor Hugo concluant « Booz endormi » (*La Légende des siècles*, 1859), où Ruth se demandait

Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Chaucer et l'allitération

Hugo n'aurait pas désavoué non plus le jeu qui développe les consonnes [k, l, p] de *cleped* en *Caliope* dans *The House of Fame* (III, 1399-1400) :

So song the myghty Muse, she
That cleped ys Caliope.

2. Fonction métrique

Dans notre dernier exemple, l'allitération assure l'unité des octosyllabes. Dans le premier des deux vers cités nous avons le lien des sifflantes et de la chuintante encadrant le groupe nominal allitéré *myghty Muse*. Dans le second vers, l'allitération initiale en [k] lie les deux hémistiches de quatre syllabes.

La liaison des deux moitiés du vers est fréquemment assurée par l'allitération :

That dooth me flee / ful ofte fer (*The House of Fame* II, 610)

Qui me fait fuir souvent au loin

In which ther ran / a rumbel in a swough (« Conte du Chevalier », I, 1979)

Où se précipitait le grondement du vent

My purpos was / to Pitee to compleyne. (*Complainte sur l'absence de Pitié*, 5)

Je souhaitais me plaindre à Pitié.

Ce n'est qu'accidentellement que la structure correspond à celle du vers vieil-anglais, avec le dernier sommet accentuel non allitéré, comme ci-dessus dans le « Conte du Chevalier », I, 1979.

L'allitération peut jouer à la fois sur un groupe syntaxique et sur la structure du vers. Ainsi dans *The House of Fame* II, 625,

That have hys [Love's] servyse soght, and seke

Ceux qui lui ont obéi, et lui obéissent,

nous avons 1) le groupe *servyse soght* et 2) le lien entre la première partie du vers de six syllabes et la fin de l'octosyllabe *and seke*, celle-ci, brève, étant mise en valeur.

On rencontre des combinaisons d'allitération sur plusieurs vers. Dans *The Book of the Duchess* nous trouvons la description d'une chasse (575-579) :

The mayster hunte anoon, foot hoot,
With a greet horne blew three moot
At the uncoupling of his houndis,
Withinne a whyle the herte founde is
Yhalowed and rechaced faste.

Le maître-chasseur sur le pied de guerre
D'un grand cor souffla trois notes
Tandis qu'on découplait les chiens.
Bientôt le cerf est découvert,
Poursuivi au cri de taïaut et traqué.

On remarque la répétition initiale de la spirante [h], peut-être pour suggérer le halètement de la chasse.

3. Fonction syntaxique

Il reste que les occurrences les plus fréquentes sont celles d'allitérations que j'appellerai « localisées », limitées à un groupe syntaxique, comme dans le vers de notre tournoi

Out brest the blood with stierne stremes rede

où l'allitération dessine deux massifs distincts : verbe + sujet, d'une part, et, de l'autre, adjectif + substantif. Dans ces cas la fonction de l'allitération est syntaxique.

L'inventaire de ces allitérations a été plusieurs fois dressé. Je me bornerai à donner quelques exemples de chaque type.

*Chaucer et l'allitération***Binômes d'éléments coordonnés**

Substantifs reliés par *and* : *blood and bones, flessch and fissh, word and werke*, — reliés par *ne* : *hood ne hat*, — par *or* : *freend or fo*.

Même structure avec les adjectifs : *foul and fayr, long and lene* [lean], *wyly and wys* [wise], *wylde and wood* « sauvage et fou », — *leef ne looth* « ami ni ennemi », — *looth or leef*.

De même pour les verbes : *dyken and delven* « creuser et bêcher » ; *hawken and hunten* « chasser au faucon et au chien » ; *weepen and waylen*, — *sleen* [slay] *or saven*.

Binômes avec préposition

water of a welle, foul [fowl] *in flight, big of bones, fair of face, sooth to seyne* « vrai à dire ».

Cas possessif

Goddes grace.

Adjectif et substantif

Adjectif + substantif : *fresshe floures, povre persoun* [parson], *straunge strondes, wedded wyf, wylde world, a worthy womman*.

Substantif + adjectif : *floures fresshe, hilles hye, sorwes sore* « chagrins profonds », *woodes wylde, woundes wyde*.

Syntagme verbal

Verbe + complément d'objet 1) celui-ci de même radical : *seen a sight, singen a song, tellen a tale*. 2) autre : *drinken a draught, leden a lyf, seyne the sooth* « dire la vérité ».

Verbe + syntagme prépositionnel : *taken by taylle, wandren by the weye, winnen to wyf*.

Verbe + adverbe : *syken sore* « soupirer tristement », *smellen sweete*.

Comparaisons proverbiales

as besy as bees, as meke as a mayde, as reed as rose, as stille as stoon.

On s'attendrait à trouver de nombreux binômes allitérés dans le *Conte de Mellibée*. S'il est vrai que Chaucer y multiplie les doublets, surtout vers la fin, comme s'il voulait donner des leçons de style épistolaire ou enrichir le vocabulaire de ses lecteurs, ces doublets coordonnés sont pour la plupart des couples d'un terme d'origine germanique et d'un autre latino-roman : *wille and entencioun, abide ne delaye, dicrete and wise, pees and accord* en l'espace d'une demi-douzaine de segments (VII, 1792-98), sans allitération.

Les allitérations syntaxiques concernent généralement deux termes, et se cantonnent dans une seule partie du vers. Cette structure n'est pas spécifique de l'anglais, on la trouve en français : *bel et bien, sain et sauf*. L'anglais, cependant, semble l'avoir souvent employée, et à des fins stylistiques.

Chaucer, proposerais-je en conclusion, refuse la métrique allitérée, mais il reste sensible à l'allitération et en fait un usage aussi divers que fréquent : recours à des expressions ou proverbes populaires, motifs traditionnels, mise en valeur et homogénéité des massifs prosodiques. Il emploie aussi l'allitération à effet mimétique, mais beaucoup moins systématiquement que Keats, Tennyson ou Swinburne. Son traitement, souple et varié, de l'allitération sera celui de Shakespeare.